*Ami du Clergé* du 5 septembre 1952

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Notre-Dame des Sept-Douleurs.** — « Toute sa vie fut une croix et un martyre », 293.
**Pastorale des Sacrements selon le Directoire.** — XIV. Nécessité du baptême, 295.
**Conférences sur la vie chrétienne.** — XII. Altérations de la vie chrétienne (suite), 296.
**Retraite évangélique pour Jeunes filles.** — 3e jour : X. La passion et la mort de Jésus, 298.
**En lisant.** — La prière persévérante, 300.

## NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS (15 septembre)

### « TOUTE SA VIE FUT UNE CROIX ET UN MARTYRE »

Mes frères,

Nos statues ou nos images de N.-D. des Sept Douleurs nous représentent habituellement Notre-Dame au cœur transpercé de sept glaives. Et notre piété s'arrête en effet assez souvent aux sept principales souffrances du cœur de Marie au cours de son existence terrestre.

Pourtant, ce chiffre sept peut avoir une signification moins matérielle. Dans la façon de parler de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce chiffre sept marque une certaine plénitude et il signifie, suivant le contexte : souvent, beaucoup, toujours. On connaît, par exemple, la parole souvent répétée que « le juste lui-même pèche sept fois par jour », c.-à-d. souvent, et surtout la réponse de N.-S. à S. Pierre qui lui a demandé s'il doit pardonner jusqu'à sept fois : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois », c.-à-d. toujours.

Pareillement, N.-D. des Sept Douleurs c'est la Vierge qui a souffert toute sa vie, toujours.

Et moins que l'acuité des souffrances de Marie, ou sur leur mérite pour notre rédemption, c'est sur cette continuité de ses douleurs que je voudrais vous parler aujourd'hui. Nous partageons son existence en *mystères joyeux, douloureux* et *glorieux*. Mais n'allons pas croire que Marie ne connut la souffrance que pendant la passion de son Fils. La douleur est là aussi dans les mystères joyeux et glorieux. et souvent combien poignants. Aussi est-ce dans la suite de ces mystères que je voudrais la montrer toujours présente.

Il me semhle que de contempler ainsi Notre-Dame nous aidera mieux à porter courageusement nos peines, qui sont de la trame de toutes nos journées.

### I. — *Dans les mystères joyeux*

Joyeux certes ces mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Purification, du Recouvrement de Jésus au temple. C'est l'âge de la jeunesse, c'est la période de la maternité avec toutes ses effusions de tendresse sur l'enfant qui vient de naître c'est l'heure de Jésus enfin retrouvé et pressé dans les bras de sa mère. Mais toutes ces joies ont leur revers ou, si vous voulez, toutes ces joies dans les bras de sa mère. Mais toutes ces joies ont été chèrement achetées.

La vie de souffrance de Marie commence avec l'Annonciation. Ne pensez pas seulement au grand honneur, honneur unique, qui est offert ce jour-là à cette jeune fille de Nazareth de devenir la Mère de Dieu. Pensez aussi que cette jeune fille, parfaitement instruite du rôle du Sauveur par l'Ecriture et surtout par les lumières que l'Esprit-Saint répand à cette minute sur son âme, a vu tout à coup se dessiner devant elle l'image d'une vocation de souffrances, de tourments, de martyre qui eût effrayé une âme moins vaillante que la sienne et l'eût portée à refuser un honneur acheté à ce prix.

Mystère joyeux de la Visitation : la Vierge elle-même le dit : « Mon esprit tressaille de joie. » Mais prenez parde : « de joie, en Dieu mon Sauveur. » Et nous savons bien par S. Paul et par la vie de tous les saints que la souffrance n'est pas incompatible avec cette joie sainte : « Je vous parle en toute franchise..., je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations » (II Cor., VII, 4) ; et ce n'est pas la moindre tribulation de la Vierge chez Elisabeth de s'interroger sur ce qui l'attend à son retour quand Joseph, ignorant jusqu'ici des secrets de Dieu, se rendra compte de la maternité prochaine de sa fiancée.

La Nativité de Jésus. Une naissance : jour de joie. Mais celle-ci s'entoure de circonstances si pénibles et si douloureuses : la naissance de l'enfant Jésus loin du cher Nazareth, dans une étable, par le froid de la saison et de la nuit, sans le berceau préparé depuis des mois avec tant d'amour... et bientôt la route de l'exil devant les tueurs d'enfants.

La Purification : joie d'offrir son Jésus au Père du ciel, mais qui s'accompagne de la confirmation prophétique par le vieillard Siméon des pressentiments de l'Annonciation : « Cet enfant est au monde pour la chute et le renouvellement d'un grand nombre en Israël ; il sera un signe de contradiction et un glaive transpercera ton âme » (Luc, II, 34-35).

Quel tourment de cœur et d'âme a précédé la joie du recouvrement de Jésus au temple ! On le devine aux mots qui échappent aux lèvres de cette pauvre mère : « Voici que votre père et moi nous vous cherchions *tout affligés* ». Cette mère, qui ne connaissait ni le jour ni l'heure, avait pu redouter que ne fût déjà venu le temps de l'immolation de son fils dont l'histoire d'Isaïe était la figure.

### II. — *Dans les mystères douloureux*

Non ,cette heure ne viendrait que quelque vingt ans plus tard. Mais alors ce serait le

comble de la douleur. Ces mystères-là, ceux de la semaine de la Passion, ne portent que ce nom : mystères douloureux : agonie, flagellation, couronnement d'épines, portement de croix, crucifiement.

Nous ne rencontrons Marie, suivant la tradition et suivant l'Evangile, qu'à ces deux derniers mystères, sur la voie douloureuse et au pied de la croix. Et cela pourrait suffire tant est grande sa douleur : immense comme la mer. Oui immense comme la mer, dont nous ne pouvons embrasser toute l'étendue, sonder toute la profondeur, mesurer les bouleversements.

Mais puisqu'elle se trouve sur la voie douloureuse, c'est donc qu'elle a été prévenue de ce qui se passait, qu'elle a connu peut-être les épisodes les plus effrayants de cette horrible nuit, qu'elle a, en tout cas, imaginé pour son Fils, de la part de ses ennemis, dont elle savait la haine, tourments encore plus épouvantables.

Et ces inquiétudes ont fait déjà l'angoisse de son âme tout le cours de la vie publique de son Jésus. Nous limitons les mystères douloureux au triduum de la Passion. Mais la Sainte Vierge les a vécus par anticipation les trois années de la prédication de son Fils.

Oui, par certains côtés, ces années sont la prolongation des mystères joyeux. Etait-elle là, par exemple le jour qu'une femme du peuple s'écria en entendant Jésus : « Bienheureux le sein qui vous a porté » ? Elle aura tressailli de joie à ces mots. Mais, pour ce prédicateur qui parle comme jamais prophète n'a parlé en Israël, et pour ce thaumaturge dont les miracles font qu'on s'écrie : « Dieu est vraiment avec lui », il n'y a pas qu'ovations populaires, il y a l'opposition des pharisiens, leur mauvaise foi, leur volonté passionnée de faire disparaître ce Jésus. Les mères ont des antennes. Une intuition divinatrice les avertit des dangers que courent leurs enfants. Et c'est ainsi que Marie, sur les pas de Jésus ou dans la solitude, est continuellement sur le qui-vive.

Quand l'Evangile nous rapporte, qu'un jour, un homme de la foule dit à Jésus : « Voici votre mère et vos parents qui sont là dehors et cherchent à vous parler », les commentateurs nous disent que Marie et sa famille voulaient mettre Jésus en garde de ce que ses ennemis tramaient contre lui. Cette explication s'accorde avec le contexte. Elle s'accorde surtout avec ce que nous pouvons et devons imaginer de l'état d'âme de Marie toujours en alerte au sujet de son Jésus. dont elle savait, sans en connaître tous les détails, qu'il serait un jour la victime de ses adversaires pour le salut du monde.

### III. — *Dans les mystères glorieux*

Et ne croyez pas que les souffrances de Marie prennent fin avec les mystères glorieux terrestres : la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte. Il faudra attendre que sonne pour elle l'heure de la récompense : l'Assomption et le Couronnement de gloire. Jusqu'à cette minute les roses des mystères glorieux, comme celles des mystères joyeux, portent la rosée de ses larmes.

Au temps pascal l'Eglise lui chante : « Reine du ciel, réjouissez-vous ». Elle le lui redit dans une cascade d'*alleluia* répétés. Et elle a bien raison : quel bonheur pour elle, à cause de l'honneur de son Jésus enfin vengé par Dieu à la face de tous, à cause de sa foi à elle récompensée qui n'a pas douté un instant que les prophéties s'accompliraient, à cause de nous, ses autres enfants adoptés au Calvaire et qui ressusciteraient avec son Fils.

Mais là encore la souffrance est compagne du bonheur.

La souffrance du passé. Derrière l'apparition de son Jésus glorieux se détache toujours dans sa pensée la vision de la voie douloureuse et du Golgotha. Nous disons, en parlant de certaines émotions, des horreurs par exemple des bombardements : devrais-je vivre encore cent ans, je reverrais toujours ce spectacle effrayant. Comment cette mère, au cœur si sensible et si délicat, oublierait-elle la voie douloureuse et les trois heures de son agonie sur la croix, et ce pauvre fils mort déposé dans ses bras quand tout fut consommé ?

La souffrance du présent. L'Ascension de Jésus ouvre une nouvelle blessure dans son cœur, blessure de bonheur mais aussi de tristesse. Il y a des êtres aimés auxquels on ne voudrait pas survivre. Humainement Marie ne pouvait pas ne pas souffrir de cette séparation, de cette longue attente imposée à son amour, de cette absence que ne ferait pas oublier même la présence très affectueuse de S. Jean. Si Jésus devait consoler ses apôtres de la tristesse de cette séparation, que ne faut-il pas penser de la tristesse de sa mère bien-aimée ?

La souffrance de l'avenir. Quand l'Esprit-Saint descend sur le Cénacle de la Pentecôte où sa prière a été l'âme de la prière de la petite communauté chrétienne réunie. C'est nouveau mystère glorieux : glorification de la toute-puissance de Dieu, glorification de son Fils par la réalisation de ses promesses, glorification de cette jeune Eglise qui fait déjà l'émerveillement de tous les juifs présents à Jérusalem. Et le cœur de Marie en est comblé. Mais elle devine, elle pressent, elle sait quels labeurs, quels sacrifices, quels tourments attend ces apôtres sur qui elle a reporté la tendresse pour son enfant et elle souffre dans son cœur à cause d'eux.

Il faudra l'Assomption et le Couronnement de gloire pour mettre un terme à son martyre de toujours, puisque dans le ciel il n'y a plus ni deuil, ni larmes.

* *

L'*Imitation* nous dit de Jésus que « toute sa vie fut une croix et un martyre ». Ne croyez-vous pas que nous devons dire la même chose de Marie, Mère de Jésus, si intimement associée à son œuvre rédemptrice ?

Toute sa vie à elle aussi est tissée de souffrances. Elle est ainsi la bien nommée, au sens biblique, Notre-Dame des Sept Douleurs, c.-à-d. Notre-Dame des continuelles douleurs.

Mais quelle leçon, quel réconfort, quelle force de résignation et même de ferveur pour nous de la contempler aussi Vierge souffrante tout au cours de son existence. « Si quelqu'un veut venir après moi, a dit Jésus, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Et nous savons bien d'expérience que la croix est de tous les jours, plus légère ou plus lourde, à la mesure de nos forces, de nos grâces, de notre prédestination, mais toujours posée sur nos épaules. Alors, de penser qu'il en fut ainsi de notre Mère, que ses plus grandes joies ont été mêlées de douleurs, qu'elle a été la Vierge du perpétuel *fiat* sur cette perpétuelle voie douloureuse, doit nous aider, avec son intercession, à comprendre et à accepter cette loi inexorable de la vie chrétienne : porter sa croix à la suite de Jésus, à la suite de Jésus et de Marie.

## PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

### XIV

### NÉCESSITÉ DU BAPTÊME

« Les enfants doivent être baptisés le plus tôt possible » ; « les curés et prédicateurs auront soin d'avertir souvent les fidèles de cette grave obligation ». Ainsi parle le Code de Droit canonique (canon 770). Cette loi de l'Eglise fait écho à la parole du Christ, un soir, à Nicodème : « Nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jo., III, 6). Qu'est-ce à dire ?

#### I

Et que faut-il entendre par ces mots « le royaume de Dieu ? ». Si S. Matthieu semble nettement lui préférer l'expression « royaume des cieux » (on la rencontre plus de trente fois sous sa plume), il parle cependant lui aussi du « royaume de Dieu ». A l'opposé, S. Marc et S. Luc, et cela en rapportant les mêmes paroles du Christ, emploient plus volontiers les mots « royaume de Dieu » ; il faut donc en conclure que les deux expressions sont synonymes.

Et cependant il reste assez difficile de les traduire ; tantôt il s'agit d'annoncer, de prêcher le royaume de Dieu (Luc, IX, 60, IX, 2) ; tantôt il s'agit d'entrer dans le royaume de Dieu (paroles de Jésus à Nicodème) (consigne concernant le scandale Mc., IX, 46). Parfois il semble que le royaume de Dieu c'est le ciel : « heureux celui qui aura part au banquet dans le royaume de Dieu » (Luc, XIV, 15) ; « je ne boirai plus jamais du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau dans le royaume de Dieu » (Mc., XIV, 25). Parfois il apparaît que ce royaume de Dieu est sur la terre, puisque le Christ dit « le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards ; on ne dira point : il est ici ou il est là ; car voyez, le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc, XVII, 20). 21). Ce que les uns traduisent par « il est au dedans de vous » donc intérieur ; et d'autres « il est parmi vous ».

Nombreuses sont les paraboles dites « du royaume » ; dans l'une d'elles, où il est question de l'ivraie et du bon grain, le Christ dit en l'expliquant : « comme on cueille l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde ; le Fils de Dieu enverra ses anges et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité » (Mat., XIII, 40-41). Comme le fait remarquer un Père de l'Eglise, il ne saurait être question ici du ciel, où règne une paix idéale, où ne peut se trouver aucun scandale.

On pourrait semble-t-il conclure de tout ceci que « le royaume de Dieu » c'est tantôt (ou à la fois, dans certains passages) : l'Eglise militante, la grâce habituelle, le ciel. A moins de renaître de l'eau et de l'esprit, on ne saurait donc avoir accès ni à l'Eglise, société des fidèles, ni à la grâce sanctifiante et méritoire, ni à la gloire.

#### II

Mais qu'est donc cette seconde naissance, si mystérieuse pour Nicodème, et dont parle Jésus ? C'est l'Eglise, qui par l'organe infaillible du concile de Trente nous répond : il faut entendre ces paroles de la régénération par le baptême, où l'eau est le signe extérieur et visible, tandis que l'esprit désigne la grâce et son cortège de vertus surnaturelles.

Mais il est intéressant et instructif de suivre attentivement l'exposé du Christ lui-même : « ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'esprit est esprit » (Jo., III, 6). Notre première naissance nous a donné la nature humaine, une vie, une activité humaines, et nos œuvres ne sauraient être que des actes imparfaits, incapables de nous mériter le ciel ; mais la grâce du baptême, par l'effet du St-Esprit nous communique une vie supérieure, une vie nouvelle et surnaturelle, participation à la vie même de Dieu, nous rendant capables de faire des actes surnaturels et méritoires.

Cette grâce mystérieuse, on ne la verra pas, elle ne tombe pas sous les sens pas plus que Dieu qui est esprit, pas plus que le vent qu'on ne voit pas ; mais comme on voit les arbres secoués par le vent, ainsi on verra les heureux effets de la grâce, à savoir la sainteté extérieure et les bonnes œuvres.

Et comme le docteur d'Israël semble douter encore de si sublimes réalités, le Christ insiste sur la valeur de son témoignage ; sans quitter le ciel (S. Jean nous dit à propos de l'incarnation que le Fils de Dieu est toujours dans le sein du Père) Jésus est venu sur la terre, il parle de ce qu'il sait et de ce qu'il

voit ; il ne saurait donc se tromper, ni non plus nous tromper. Bien plus, « comme Moïse a élevé autrefois le serpent d'airain dans le désert (afin que soient sauvés ceux qui, mordus par les serpents, se tournaient vers lui), ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé (en croix) pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle ». « Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui ».

Il appartiendra à S. Paul de mettre en évidence cette appartenance au Christ et de nous montrer comment le baptême nous incorpore à Jésus et comment baptisés nous ne faisons plus qu'un avec lui, en sorte que la paternité de Dieu s'étend jusqu'à nous, en sorte que le Christ est appelé le premier-né d'une multitude de frères, et que nous devenons avec lui héritiers de Dieu, héritiers du ciel. Mais S. Paul n'ira sans doute pas chercher ailleurs qu'ici, dans l'entretien à Nicodème, et à la lumière du St-Esprit, cette magnifique doctrine qu'il exposera merveilleusement à travers toutes ses épîtres.

III

Ainsi nous est dévoilé le plan divin : après que le péché originel est venu troubler son œuvre, Dieu a résolu de tout restaurer dans le Christ ; Adam avait reçu la grâce et l'amitié divine, accompagnées de faveurs extraordinaires, qu'il devait nous transmettre avec la vie ; les ayant perdus, il ne pouvait que nous communiquer sa déchéance et sa misère. Mais voici que à nouveau Dieu récapitule tout en Jésus-Christ, lequel reprend la tête de l'humanité ; lequel prend sur lui tous nos crimes et les expie sur la croix ; lequel nous entraîne à nouveau vers Dieu par une vie d'obéissance et d'amour.

Seulement le Christ n'engendre point comme Adam selon la chair ; pour lui appartenir, pour faire partie de son corps mystique, il faut passer par une sorte de seconde naissance : c'est le baptême ; par le baptême, toute créature humaine rentre dans le plan divin, par le Christ.

Telle est notre destinée à laquelle nous ne saurions nous soustraire ; si la liberté a son domaine, vaste d'ailleurs, où elle peut exercer son libre choix, par contre nulle créature ne peut refuser sa fin, ne peut renier sa destinée, et son plein épanouissement normal, encore moins son achèvement et sa perfection. Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image et à sa ressemblance, de nous appeler à partager ici-bas sa vie et là-haut son bonheur, nous ne saurions sans une étrange folie renoncer à cet avantage.

Aussi les parents n'ont pas à attendre, comme le voudraient certains esprits plus ou moins rationalistes, que l'enfant grandisse et se présente de lui-même au baptême, ou le refuse. Pas plus qu'ils n'ont demandé son avis (et pour cause) à cet enfant quand il s'agissait de lui donner la vie, pas plus maintenant ils ne peuvent le priver du baptême ; bien au contraire, c'est à eux qu'incombe la responsabilité d'en faire un chrétien ; et c'est si vrai que, sans le consentement de l'un des deux, nul n'a le droit de baptiser leur enfant ; ils lui ont donné la vie naturelle, ils doivent (et c'est une obligation grave, dit le Code) lui faire donner sans retard la vie surnaturelle.

* *

Un jour viendra où l'enfant mangera seul, marchera seul ; mais en attendant, il faut le nourrir et il a besoin des bras maternels ; un jour aussi viendra où l'enfant prendra ses responsabilités, où il aura une vie morale personnelle ; mais en attendant il faut le munir de la grâce et des vertus. Si on le laissait mourir tout petit faute de soins, il ne marcherait jamais ; si de même on le laissait grandir en sa jeunesse sans le secours du baptême et de l'éducation chrétienne, quelle chance aurait-on de le voir un jour choisir lui-même le chemin du salut ?

## CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

### XII

#### ALTÉRATIONS DE LA VIE CHRÉTIENNE

II. — *La vie chrétienne sans ardeur* (suite)

Cette erreur est pernicieuse parce qu'elle risque de décourager les meilleures volontés. La souffrance morale continuelle n'est pas normale : si on ne trouve dans la religion chrétienne que brimades et tristesse, il est fatal qu'on s'en détourne avec empressement. Dieu le sait bien, et il n'est pas possible qu'il nous ait imposé un fardeau au-dessus de nos forces : il nous a sûrement préparé dès ici-bas assez de joie surnaturelle pour que nous soyons capables de faire notre devoir allègrement.

Il est donc nécessaire d'envisager le christianisme sous cet aspect de plénitude, de joie et de libération : arrière ces formes de christianisme mutilées et décharnées, apanage de ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'approfondir sans cesse leur foi ! Cela est d'autant plus urgent que les adversaires de la religion ont toujours soin de revendiquer pour leurs doctrines le monopole de la vérité enthousiasmante. Voyez avec quelle ardeur ils ont su les présenter depuis plus d'un siècle : que ce soit le socialisme, le scientisme, le communisme, le fascisme, ou tout idéal trompeur, ils en font de vraies mystiques, qui polarisent toutes les forces de l'homme, qui exigent de lui le sacrifice complet dans l'allégresse. Et les jeunes se laissent embrigader ! Ils supportent avec courage la souffrance quotidienne, le travail forcé, les dures privations, en vue de collaborer au triomphe de la cause.

Et nous, chrétiens, nous n'aurions pas dans notre christianisme assez de ressources pour

leur faire pièce ? Ces pauvres gens se repaissent d'un idéal terre-à-terre, souvent assaisonné de haine, et nous, avec nos certitudes divines, notre vie surnaturelle, nos joies célestes, nous ne serions pas capables d'enthousiasmer les cœurs ! Si nous échouons dans nos efforts, ce n'est sûrement pas la faute du christianisme, c'est la nôtre ; c'est nous qui le présentons mal ; c'est nous qui, faute de le connaître à fond et d'en vivre intensément, n'en répandons qu'une ébauche informe et repoussante. Commençons par vivre en vrais chrétiens et nous connaîtrons un peu le bonheur des saints. Alors seulement nous pourrons le communiquer autour de nous.

III. — *Vie chrétienne sans amendement*

Dans notre précédente conférence, nous avons stigmatisé les mauvais catholiques qui, délibérément, dissocient le culte et la morale. C'est une attitude semblable que nous envisageons aujourd'hui : nous allons nous demander pourquoi tant de catholiques pratiquants progressent si peu en vertu. Ils sont corrects, honnêtes, bienveillants, mais pas plus que les incroyants, si bien que ceux-ci disent qu'il est inutile d'avoir une religion puisqu'elle ne rend pas meilleur. Et de fait, ces chrétiens pourront pratiquer pendant toute une longue vie sans se corriger de tel ou tel défaut, peu grave en soi, mais extrêmement pénible pour leur entourage.

Le problème, tel que je vous l'expose, vous semble probablement superflu : vous pensez peut-être que ceci est fort secondaire, et que l'essentiel est de garder la vie de la grâce. Certes, il serait à souhaiter que tous les catholiques aient au moins ce minimum de vie surnaturelle et de correction morale, et qu'ainsi tout gros scandale fût banni de leur milieu ; ce serait déjà beau. Mais cela ne suffirait pas pour utiliser toutes les ressources du christianisme, et donc pour réaliser pleinement leur vocation.

En effet, il n'est pas normal que Jésus-Christ nous ait comblé si prodigieusement de ses grâces, et que nous ne soyons pas meilleurs que les incroyants. Le christianisme n'exige pas seulement de nous une vie morale élémentaire : il nous élève à une vie divine, et cela doit se sentir dans notre conduite. Or trop de chrétiens soupçonnent à peine ces exigences. Ils admirent, s'ils la connaissent, la beauté de la vie de la grâce, mais ils ne deviennent pas meilleurs pour cela.

M. le chan. Leclercq nous livre son expérience à ce sujet :

« M'occupant de groupements d'Action catholique, il m'est arrivé plusieurs fois que les jeunes gens ou les jeunes filles qui en faisaient partie et qui étaient des chrétiens fervents, se plaignissent de ne pas connaître la doctrine de la grâce et demandassent d'y consacrer une série de réunions. Ayant fait cette étude avec eux, je percevais vivement que celle-ci ne leur apportait aucune lumière sur leur conduite pratique. Ils en sortaient la foi renforcée et la fierté chrétienne accrue ; mais celle-ci restait en quelque sorte sur le plan métaphysique. On avait d'une part cette doctrine de la grâce, d'autre part les problèmes de la vie chrétienne pratique, et c'était comme deux pièces d'une machine déposées côte à côte, sans se rejoindre ; on voyait que les deux pièces étaient faites pour s'ajuster ; mais on eût dit qu'il manquait un boulon nécessaire. Toute la machine y était : ce qui manquait n'était peut-être qu'un petit boulon, mais il manquait... »

Puis, parlant de l'insistance bien légitime du clergé à recommander l'assistance à la messe et l'accomplissement du devoir pascal, il remarque :

« Mais quand on tient des propos comme : « Le chrétien est celui qui va à la messe et fait ses pâques » sans plus, et quand cela est infiniment répété, le public finit par avoir l'impression, — confuse... parce que tout, ici, est confus, mais assez nette cependant — que le chrétien, non seulement est cela, mais n'est que cela.

Personne, il est vrai, ne pense que ce soit tout, du moins dans le clergé et parmi les bons chrétiens ; mais on voit la nuance dans les mots entre des formules comme : « le chrétien est celui qui va à la messe et fait ses pâques » et « le chrétien est, *pour commencer*, celui qui va à la messe et fait ses pâques » : l'adjonction des deux mots « pour commencer » transforme la formule. Mais il arrive souvent qu'on ne les ajoute pas » [5].

Cette erreur néfaste est due à plusieurs causes. Une d'elles, très répandue, est cette conviction que le christianisme, puisqu'il nous impose le décalogue, ne nous oblige moralement à rien d'autre qu'à une bonne conduite morale ordinaire. On s'imagine que si on n'était pas chrétien, on serait dispensé d'être juste, chaste, bienveillant. On dit : au moins les incroyants ont de la chance, ils ne sont pas tenus à pratiquer toutes ces vertus ! Et, hélas, il peut se faire qu'au moment de tentations violentes, certains aient envie de ne pas avoir la foi afin d'être libres de toute contrainte. Ecoutez encore le chan. Leclercq :

« Qu'on veuille bien m'en croire : j'interroge chaque année deux ou trois cents étudiants de l'enseignement supérieur sur un cours de philosophie morale où je leur expose longuement ce qu'on vient de lire, et si je leur parle de la fidélité conjugale, de la sobriété ou du respect du bien d'autrui, neuf sur dix répondent : « Oui, nous sommes tenus à cela par la morale chrétienne », ou bien : « On doit faire cela quand on est chrétien », et l'éducation leur a tellement enraciné dans l'esprit que tous les commandements de la morale sont tributaires de la foi, qu'ils ne conçoivent pas qu'on puisse être obligé à quelque chose sans elle ».

Or cela est faux. En réalité, l'observation du décalogue et des vertus naturelles n'est nullement une obligation spécifique du christianisme : elle s'impose à tout homme, même païen.

Une autre cause, très répandue aussi, est la persuasion que le caractère ne se modifie pas : « Je suis fait comme ça, dit-on, je n'y peux rien ». Et on ne fait aucun effort pour se corriger, prenant son parti de défauts

[5] *L'enseignement de la morale chrétienne*, p. 146, 147.

[6] *Ibid.*, p. 154.

criants et scandaleux. Cela n'est pas admissible. Comme le dit ce même théologien :

« ...Est-il admissible qu'on acquière la grâce et qu'on la garde avec le propos délibéré de ne pas transformer sa vie ?

« Est-il concevable qu'un chrétien reste en état de grâce, en menant une vie moyennement honnête, égoïste, jouisseuse, n'évitant que certains excès qu'évitent aussi beaucoup de non-chrétiens, en n'ajoutant à ce que font les non-chrétiens que quelques pratiques de piété ? Ou bien sa charité doit-elle briller parmi les hommes »[7].

Ces exigences paraissent-elles excessives ? Lisez l'Evangile, lisez S. Paul, et vous comprendrez qu'il n'en est rien. Vous verrez que Jésus demande plus à ses fidèles qu'aux Juifs et aux païens ; vous verrez que S. Paul exige de nous une vie angélique, et que S. Jean nous prêche une charité indéfectible. Et vous conclure qu'un catholique n'est pas digne de sa vocation s'il ne fait aucun effort pour progresser dans la vertu.

Cela s'explique d'ailleurs : la seule pensée de la cohabitation dans une âme de la grâce divine et de vices immoraux nous révolte. Nous méprisons les faux illuminés, les quiétistes par exemple, qui prônaient cette coexistence. Mais sommes-nous logiques en nous arrêtant à mi-chemin, en disant qu'il suffit au chrétien de pratiquer la vertu à un degré simplement honnête et moyen, tout juste de quoi éviter le péché mortel ? Ne sentons-nous pas qu'une telle médiocrité morale jure avec la sublimité du christianisme ? La grâce fait de nous des fils de Dieu ; les vertus théologales nous font participer à la vie même de lumière et d'amour de la Sainte Trinité : et notre vie morale ne s'en ressentirai pas ? Quelle contradiction !

A dire vrai, dans beaucoup d'actions quotidiennes, il est souvent impossible de voir de l'extérieur le cachet de perfection qu'y met une âme fervente. Supposons que, de deux ouvriers travaillant côte à côte, l'un soit un saint, l'autre un athée. Peut-être le rendement est-il le même, et la seule différence vient-elle de l'état d'âme intérieur, qui transfigure le travail du premier et en fait un hymne de louange de Dieu, alors que celui de son compagnon n'a aucune valeur surnaturelle. Mais cela ne dure pas : si par exemple, un contre-maître grincheux lance un reproche cinglant et immérité à nos deux ouvriers, le premier gardera son calme et l'autre non, car sa vertu ne va pas jusqu'au support des injures ; tous deux, même le chrétien, devront peut-être remettre les choses au point, mais leur ton ne sera pas le même.

Imaginez deux jeunes mamans dont l'une est fervente chrétienne et l'autre militante marxiste. Leur instinct maternel s'exprime spontanément de la même manière. Mais quelle différence de réaction dans le malheur ! J'en connais une qui en quelques heures, a perdu deux enfants charmants qu'elle « adorait ». Elle était chrétienne ; à la demande du prêtre, elle s'est unie à lui pour chanter le *Magnificat* devant leurs cadavres : le ciel comptait deux saints de plus. J'en connais une autre, une communiste, qui a perdu jadis une délicieuse fillette de 12 ans, morte en prédestinée. Malgré cette fin édifiante, sa mère s'est obstinée, depuis trente ans, dans la haine et la révolte contre Dieu.

Voilà des cas très nets où l'on constate l'influence du christianisme chez ceux qui le vivent à fond : en face des mêmes grandes difficultés, il est normal que des chrétiens réagissent avec plus de grandeur d'âme que les incroyants.

Il devrait toujours en être ainsi : toujours la foi devrait transformer nos sentiments, les purifier, les élever, les diviniser. Les chrétiens devraient toujours donner l'exemple de la vertu : en négligeant de le faire, ils sont cause que la religion est blasphèmée et paralysée dans son expansion. C'est une grave responsabilité.

[7] *Ibid.*, p. 153.

---

## RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Troisième jour

### X

### LA PASSION ET LA MORT DE JESUS

Mes chères Enfants,

Il n'y a pour notre cœur qu'un objet, un seul, digne de notre amour : Jésus.

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus mourant s'écrie : « Oh ! je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour ! » Elle avait dit pendant sa vie : « Dans l'Eglise de Dieu, je serai l'Amour. »

Mettons-nous à son école. Comme elle, livrons-nous à l'amour. Comme elle soyons l'amour !

Or, pour aimer Jésus, pouvons-nous trouver mieux que LA MEDITATION DE LA PASSION ET DE LA MORT de ce bon Maître ?

* *

Relisons ensemble quelques épisodes du Calvaire.

Nous y trouverons à la fois des leçons d'amour, des grâces d'amour, et la révélation de la grande méthode d'amour, la croix.

« Voulant complaire au peuple, Pilate accorda aux Juifs ce qu'ils demandaient... Et il livra Jésus à leur volonté pour être crucifié. Avec lui on amenait aussi deux criminels qu'on devait faire mourir. Et ils le crucifièrent.

Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur. Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Et tous ceux qui passaient par là, et les prêtres et les scribes blasphémaient contre lui.

Les larrons eux-mêmes, qui étaient crucifiés avec lui, le chargeaient aussi d'outrages et d'opprobres. Cependant l'un des deux reprit hautement son compagnonn disant : Pour nous, c'est justice ; nous subissons la peine que nous avons méritée ; mais lui quel mal a-t-il fait ? Puis il dit à Jésus : Souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume.

Alors Jésus lui dit : En vérité, je te le dis : Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis.

Vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : Mon Père, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Il dit ensuite : J'ai soif. L'un des soldats courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et

l'attachant au bout d'un roseau, il présenta ce breuvage à Jésus, qui, en ayant goûté, dit : Tout est consommé.

Alors, criant de nouveau d'une voix forte, il dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et, inclinant la tête, il expira.

Le centurion voyant ce qui se passait rendit gloire à Dieu et dit : Vraiment cet homme était le Fils de Dieu. Et tous les témoins de la scène s'en retournèrent en se frappant la poitrine.

Comme c'était la veille du sabbat, il vint des soldats qui rompirent les jambes des deux larrons crucifiés avec lui ; mais ils constatèrent que Jésus était déjà mort, et ne lui rompirent pas les jambes. Mais l'un d'entre eux avec sa lance lui ouvrit le côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau, afin que l'Ecriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de mes os, et encore : Ils verront celui qu'ils ont transpercé » (Mat., XXII, Marc, XV, Luc, XXIII, Jo., XVIII' XIX).

Pâle récit de la Passion, cet extrait des quatre Evangiles réunis donne une faible idée de ce que Jésus a souffert en croix. Regardons-le, écoutons-le, répondons-lui.

* *

REGARDONS LE CRUCIFIX, non pas à la légère, par routine, en jetant sur lui un regard rapide et léger. Fixons attentivement, longuement, sur lui nos regards émus.

**Qui souffre ainsi ?** Mon Dieu, le grand Dieu Créateur du ciel et de la terre, qui, pour moi, s'est fait homme, afin de me racheter et de me sauver.

**Que souffre-t-il ?** Les tourments qu'il a endurés dans son corps, dans son âme, dans son cœur dépassent toute pensée, toute imagination. Sueur de sang à Gethsémani, flagellation, couronnement d'épines, marche au Calvaire, crucifiement, l'ont vidé de sang. « De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus en lui de partie saine ». « O vous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à madouleur » (Thren., I, 12).

**Pourquoi souffre-t-il ?** Pour expier nos péchés, nous réconcilier avec Dieu son Père, nous fermer l'enfer.

**Qui le pousse à souffrir ?** L'amour, l'amour immense qui déborde de son cœur, est le prêtre de son sacrifice.

Comment **souffre-t-il ?** Se plaint-il ? Essaie-t-il de se soustraire aux décrets divins de son Père le condamnant à mourir pour les hommes ? Non. Admirez sa patience, sa douceur, son obéissance, son humilité, et surtout son amour pour nous. Au milieu de ses tortures, il garde au fond du cœur une joie triomphante, car il rétablira la gloire outragée de son Père, et il sauvera l'humanité. C'est pourquoi la Sainte Eglise qui connaît le Cœur de son divin Epoux, appelle sa passion « bienheureuse » : **tam beatæ passionis.** Elle a été en effet divinement bienheureuse pour nous, en même temps horriblement douloureuse pour lui. Du calice il a bu le fiel et nous a laissé le miel. Et ç'a été le bonheur suprême qu'il a savouré en croix, de nous faire le plus grand bien à tous ses dépens. « Personne n'a plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime » (Jo., XV, 13). Et c'est dans l'amour que le cœur trouve la plus grande puissance.

* *

COMBIEN DE FOIS pour Jésus s'est renouvelée cette passion cruelle ? Chaque fois qu'une faute grave a été commise dans le monde. Parlant des pécheurs, S. Paul le dit : « Ils ont crucifié à nouveau le Fils de Dieu dans leur cœur et l'ont livré à l'ignominie ». Aussi le Christ est-il en croix jusqu'à la fin du monde, étendant ses bras sur un peuple ingrat pour le recevoir et lui pardonner.

Ce regard sur Jésus crucifié, que je prolongerai le plus longtemps possible, ne me dit-il rien ? N'éveille-t-il pas en moi l'amour, le désir d'aimer, le regret de ne pas assez aimer, le repentir de nos péchés, la résolution d'imiter ses vertus par amour ? Quelle foi, quel cœur aurais-je si je restais insensible à cette évocation des souffrances et de la mort de mon Dieu ? Dans l'écrasante responsabilité de ces souffrances et de cette mort, n'ai-je pas ma part, petite ou grande ? Puis-je affirmer en conscience que je ne suis pas coupable de ce forfait déicide ? N'ai-je pas parfois renié mon Maître, rougi de lui, comme Pierre ? Ne l'ai-je pas vendu, trahi, comme Judas ? N'ai-je pas, inconsciemment, mêlé ma voix aux Juifs et à la soldatesque qui blasphémait ? N'ai-je pas à son amour préféré un vil plaisir ? L'ai-je aimé comme je le devais ? Jésus en croix est-il satisfait de moi ? Puis-je supporter, fixé sur moi, le regard plein d'amour et de doux reproches, de ses yeux ensanglantés ?

* *

Mais voici qu'il parle. Je vais ECOUTER SA VOIX. Que dit-il ? Il a parlé **sept fois** en croix. Chacune de ses paroles est pour moi, pour nous tous. « Mon Dieu, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font. » De qui parle-t-il ? De ses bourreaux, des Juifs qui ont demandé sa mort, des Pharisiens blasphémateurs.

Que demande-t-il ? Le pardon de leur crime. Et pourquoi ? Parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. S'ils le savaient, oseraient-ils se rendre coupables d'un tel forfait ? Mais quelle pitoyable excuse que cette ignorance invraisemblable ! Avoir été les témoins de tant de miracles, et s'être acharnés à demander sa mort, qu'il faut à Jésus de grandeur d'âme pour invoquer en leur faveur l'inconscience, l'irresponsabilité ! Il les excuse, il prie pour eux, il offre son sang pour prix de leur pardon. O inconcevable bonté ! Quel Cœur que le sien !

Il va maintenant parler au larron. « En vérité, je te le dis, tu seras avec moi aujourd'hui en paradis. » **Aujourd'hui** : ô rapidité de la grâce ! **Tu seras avec moi** : ô douce compagnie ! **En paradis** : ô bonheur ineffable ! Un acte d'humilité a provoqué une telle promesse, si disproportionnée avec lui. Qui n'admirerait cette générosité de Jésus ? Qui ne rivaliserait de loyauté avec le larron pénitent ?

Jésus s'écrie ensuite d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné » ? Nous touchons ici à un mystère redoutable : l'abandon de Jésus par son Père. Est-ce un abandon réel ? Certes. Puisque Jésus s'en plaint pouvons-nous en douter ? Alors en quoi consiste-t-il ? Habituellement, le rayonnement en lui de la divinité sur l'humanité était telle qu'il jouissait délicieusement au-dedans de lui-même de la présence de son Père. Celle-ci ne se fait plus sentir. Jésus est en proie aux passions redoutables qui déchaînèrent en lui au jardin de l'agonie une tempête si forte qu'il en sua du sang : la crainte, la tristesse, le dégoût. Il est seul en face de l'inexorable justice paternelle. Et alors il pousse dans un sanglot déchirant ce **Pourquoi** angoissant et mystérieux. « Tu demandes pourquoi, ô mon Fils, pourrait répondre le Père. Parce que